



## ÉLOGE DE M. FERREIN.

**A**NTOINE FERREIN, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, ancien Médecin des armées du Roi, Lecteur & Professeur en Médecine au Collège Royal, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, de l'Académie des Curieux de la Nature, & de celle d'Erford, naquit à Frespech en Agénois, le 25 Octobre 1693, d'Antoine Ferrein & de Françoise d'Elprat, tous deux d'ancienne famille & vivant noblement.

Il fit ses premières études au Collège des Jésuites d'Agen, & les fit avec distinction, & son cours de Philosophie étant fini, il alla en 1713 à Cahors pour y faire celles qui pouvoient lui ouvrir l'entrée aux hautes Sciences.

M. Ferrein étoit alors très-indécis sur le choix d'un état; ce choix devoit cependant beaucoup influencer sur le genre d'étude qu'il alloit entreprendre; son père desiroit qu'il se livrât à celle de la Jurisprudence, mais il ne s'y sentoit aucun attrait. Dans cette perplexité, il imagina un excellent moyen de se tirer d'embarras, il suivit, par déférence pour son père, les leçons des Professeurs en Droit, mais il y joignit celles des Professeurs en Médecine & en Théologie, sans cesser pour cela l'étude des Mathématiques, dont il s'étoit occupé tout le temps qui s'étoit écoulé depuis la fin de son cours de Philosophie, jusqu'à son départ pour Cahors; & ce fut cette dernière étude qui le tira de son indécision. Le Livre de Borelli, *de Motu Animalium*, lui tomba entre les mains: on sait que cet excellent Ouvrage placé, s'il m'est permis d'employer cette expression, sur les limites de la Mécanique & de l'Anatomie, ne peut être bien entendu que par un Mécanicien-Anatomiste, qui sache parler à la fois la langue des deux Sciences; l'envie de l'entendre engagea M. Ferrein à étudier l'Anatomie, dans laquelle ses talens devoient le faire primer un jour, & bientôt il prit tant de goût pour cette Science,

qu'elle le détermina entièrement à se livrer à la Médecine.

Dès qu'il eut pris cette résolution, il partit pour se rendre à Montpellier : M.<sup>rs</sup> Vieussens & Deidier y professoient alors la Médecine ; ils connurent bientôt le mérite de leur Disciple, & s'appliquèrent à le diriger dans ses études ; non content de leurs leçons, il y joignoit une lecture assidue des meilleurs Livres en ce genre, que les Professeurs se faisoient un plaisir de lui prêter : avec ces secours & celui d'une heureuse mémoire, il fit les progrès les plus rapides dans l'étude de la Médecine, & sur-tout dans l'Économie Animale, à laquelle il s'étoit particulièrement attaché. Il joignit à cette étude celle de la connoissance des maladies & des remèdes propres à chacune, & pour se perfectionner dans cette dernière partie, il suivoit assidument les Médecins dans les hôpitaux, & examinoit avec soin le traitement des différentes maladies. Il ne cultivoit pas avec moins de soin l'Anatomie ; il assistoit à presque toutes les ouvertures de cadavres, & faisoit dans ces occasions sur le champ des discours sur les causes & les effets des maladies, dont les plus habiles Maîtres se feroient fait honneur.

Après avoir passé deux années à Montpellier dans de pareilles occupations, il y prit en 1716, le grade de Bachelier ; mais des affaires domestiques qui l'appeloient en Provence, l'obligèrent d'interrompre son Cours, & il s'y rendit sans retardement.

Si le voyage de M. Ferrein interrompit le cours de sa licence ; il n'interrompit certainement pas celui de ses études ; à peine eut-il séjourné quelques jours à Marseille, où sa réputation naissante l'avoit devancée, que les Médecins & les Chirurgiens les plus fameux de cette ville vinrent le solliciter de faire, pour leur propre utilité, un Cours suivi d'Anatomie, l'assurant qu'il auroit pour ce sujet autant de cadavres qu'il jugeroit à propos : la même prière lui fut faite par M. le Bailli de Langeron, Commandant des Galères, & par les principaux Officiers de ce corps, dans la vue d'instruire & d'éclairer, par ce moyen, les Chirurgiens de l'hôpital des forçats : on peut bien juger que M. Ferrein déféra sans peine à leurs prières ; c'étoit lui procurer de nouveaux plaisirs.

Il fit donc à Marseille plusieurs Cours d'Anatomie & d'opérations chirurgicales ;

chirurgicales, auxquels il joignit des leçons sur l'économie animale & sur les maladies relatives aux opérations, & il eut l'avantage d'y voir assister les Médecins & les Chirurgiens les plus habiles, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Noblesse & dans le Service; ce fut à de si utiles & de si brillantes occupations qu'il consacra le temps que les affaires qui l'avoient appelé en Provence pouvoient lui laisser; & ce ne fut qu'après avoir satisfait abondamment à tout ce qu'on avoit exigé de lui qu'il retourna à Montpellier reprendre le cours de sa licence, & recevoir le grade de Docteur.

Ce grade, dans l'Université de Montpellier, se confère avec beaucoup d'éclat; le Professeur qui donne le bonnet, prononce ordinairement un discours sur quelque partie de la Médecine; M. Chicoyneau, alors Chancelier de l'Université, & qui fut chargé de cette fonction, crut pouvoir changer l'usage en cette occasion, & au lieu de traiter dans son discours un sujet de Médecine, il prit pour sujet l'éloge même de M. Ferrein: cette circonstance pensa tout gêner; la modestie du Récipiendaire, auquel on avoit soigneusement caché cette obligeante supercherie, souffrit de telle manière, qu'il se troubla & eut quelque peine à se remettre & à prononcer le discours qu'il devoit faire; nous n'avons eu garde de supprimer cette circonstance, les fautes que sa modestie lui arracha en cette occasion font une partie trop essentielle de son éloge: quelque temps après, il fut nommé pour faire, à la place de M. Astruc, alors absent, les leçons que ce dernier devoit en qualité de Professeur, ministère qu'on n'eût sûrement pas osé confier à un homme médiocre.

Jusque-là M. Ferrein n'avoit éprouvé que des succès, mais le mérite même le plus distingué n'est pas à l'abri des revers, & il en éprouva.

En 1731 & 1732, il vaqua une chaire de Médecine & une de Chimie dans l'Université de Montpellier; sept Concurrents se présentèrent, & M. Ferrein fut du nombre; il fut le premier des trois que les Juges du Concours présentèrent au Roi, & cependant il ne fut pas choisi; il arrive souvent qu'en pareille

circonstance, des raisons particulières font pencher la balance, sur-tout quand il s'agit de décider entre le plus ou le moins de mérite, & les noms de M.<sup>rs</sup> Fizes & Marco, qui obtinrent les places, ne laissent aucun lieu de douter que le Ministère ne fût dans ce cas.

M. Ferrein fut extrêmement sensible à cette préférence, & il quitta sur le champ Montpellier pour se rendre à Paris, où ses talens lui avoient préparé d'illustres protecteurs; feu M. le Cardinal de Fleury voulut le voir, ce Ministre lui témoigna combien il étoit fâché de ce qu'il n'avoit pas obtenu l'une des deux chaires; & pour le consoler plus efficacement, il lui promit de le recommander à M. Chicoyneau, alors premier Médecin, qui connoissoit certainement mieux que personne le mérite de M. Ferrein; il lui fit même offrir par M. le Garde des Sceaux (Chauvelin) d'engager le Roi à créer pour lui une nouvelle chaire à Montpellier, s'il vouloit retourner: des offres si flatteuses étoient peut-être plus glorieuses à M. Ferrein qu'il ne lui eût été d'obtenir une des deux chaires, mais il ne crut pas devoir les accepter; il avoit conçu le dessein d'augmenter ses connoissances, & ce fut dans cette vue qu'il sollicita en 1733 la place de Médecin en chef de l'armée que le Roi envoyoit en Italie: sa présence n'y fut pas inutile, & ses nombreuses observations lui eurent bientôt fait reconnoître qu'il étoit facile d'établir dans les Hôpitaux militaires un ordre qui diminueroit le nombre des morts des deux tiers, la durée des maladies de moitié, & par conséquent très-considérablement la dépense; le Ministre n'eut sûrement pas lieu de se repentir de lui avoir confié cette place qu'il occupa jusqu'en 1735.

A peine étoit-il de retour à Paris qu'il se présenta une nouvelle occasion d'exercer ses talens & son humanité; une espèce de fièvre pestilentielle, connue sous le nom de *suette*, désoloit alors le Vexin, & emportoit au moins les deux tiers de ceux qu'elle attaquoit, & cela malgré tous les secours qu'on pouvoit leur donner; M. Ferrein y fut envoyé, bientôt son extrême sagacité lui eut fait reconnoître les causes du mal, & la méthode qu'il donna pour y remédier fut si efficace, que non-seulement il ne perdit pas un seul de ceux qu'il traita, mais que la même

méthode envoyée dans plusieurs autres provinces où le même fléau se fit sentir, eut par-tout le même succès.

M. Ferrein avoit enfin pris le parti de se fixer dans la Capitale, & pour se procurer le droit d'y exercer la Médecine, il se présenta à la Faculté de Médecine; il y fut reçu Bachelier en 1736, & Licencié en 1738, ayant obtenu le premier rang dans la licence, distinction d'autant plus flatteuse qu'on la doit en partie aux suffrages de ceux qui ont droit de la disputer.

La réputation que M. Ferrein s'étoit si justement acquise, tant comme Médecin que comme Anatomiste, avoit porté son nom à l'Académie, & l'y avoit fait désirer; il fut nommé le 12 Février 1741 à la place d'Adjoint-Anatomiste, vacante par la promotion de M. Senac à celle d'Associé, & l'année suivante à celle d'Associé, qu'avoit eue feu M. Maloët; un avancement si rapide est une preuve certaine de la façon de penser de l'Académie à son égard.

Il n'avoit pas attendu jusque-là à justifier la bonne opinion que l'Académie avoit conçue de lui, il s'y étoit fait connoître par un Mémoire sur la structure & sur les vaisseaux du foie; il distingue dans chaque lobule de ce viscère deux substances, l'une corticale & l'autre médullaire, qui est recouverte par la première; il y démontre plusieurs particularités dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques & dans les conduits biliaires; des insertions de ces vaisseaux & même des canaux biliaires dans les vaisseaux sanguins, des expansions des canaux biliaires sur le diaphragme, toutes découvertes nouvelles qui jettent un grand jour sur le cours de la bile & sur le mouvement de la lymphe dans les vaisseaux; il joint à ses autres découvertes celle du réseau lymphatique qui enveloppe le poumon; il finit par prouver que les vaisseaux lymphatiques du foie ont une origine en partie commune avec les tuyaux biliaires, & indique à cette occasion un moyen facile de faire paroître ceux du rein, en poussant de l'air par l'uretère dans le bassinnet du rein.

Deux ans après il avoit donné de nouvelles recherches sur les vaisseaux de l'œil, nommés par Vieussens, *névro-lymphatiques*. Le sang qu'on y voit dans quelques inflammations avoit fait imaginer que ces vaisseaux communiquoient avec les vaisseaux

sanguins, recevoient d'eux la partie séreuse du sang, & servoient à la faire circuler dans l'organe. Ce système étoit très-vraisemblable; mais il n'étoit pas prouvé par le fait; M. Ferrein parvint, à force de recherches, à voir ces vaisseaux de l'œil dans leur état naturel, & il les démontra à l'Académie: cette recherche étoit cependant si difficile, que la plupart des Anatomistes regardoient comme impossible de démontrer anatomiquement ces vaisseaux.

Il revint encore sur cette matière en 1741, & il constata l'existence des artères lymphatiques. On n'avoit jusque-là connu que les veines de cette espèce; il aperçut dans l'œil d'un chien des tuyaux lymphatiques, qui lui parurent différens des veines; & qu'il reconnut pour les artères qu'on soupçonnoit. Cette découverte lui rappela celle qu'il avoit précédemment faite de vaisseaux semblables dans la matrice; il reprit ses observations sur l'un & sur l'autre organe, & parvint à suivre les ramifications de ces vaisseaux, & à les reconnoître bien certainement pour ce qu'ils étoient réellement.

Cette même année fut marquée par un travail anatomique d'un autre genre, & qui fit le plus grand bruit dans tout le monde Physicien, ce fut son Ouvrage sur l'organe immédiat de la voix & sur ses différens tons.

Tous ceux qui avoient travaillé sur cette matière, avoient toujours regardé l'organe de la voix comme un instrument à vent seulement, quelques-uns regardoient l'ouverture de la glotte comme la bouche d'un tuyau de flûte, tandis que d'autres la comparoient à l'anche d'un hautbois; M. Ferrein fit voir que ni l'une ni l'autre de ces assertions n'étoit exactement vraie, & que l'organe en question étoit un instrument d'une espèce mixte & toute différente de celle que nous connoissons.

Les deux lèvres de la glotte sont, selon lui, deux véritables cordes qui, comme celles d'un violon, rendent un son d'autant plus grave, qu'elles sont plus lâches, & d'autant plus aigu, qu'elles sont plus tendues; le vent, chassé par le poumon, est l'archet qui met ces cordes en jeu; & c'est par leurs vibrations plus ou moins promptes, qu'elles rendent les différens tons. Les organes destinés à tendre ces cordes, les muscles qui les font agir; rien.

en un mot, de ce qui peut constater cette hypothèse, n'est échappé aux recherches de M. Ferrein.

Il parvint même à faire voir le jeu de toutes ces parties sur des larynx détachés, aux lèvres de la glotte desquels il pouvoit, au moyen de fils & de chevilles, donner la tension qu'il vouloit. De ces expériences plusieurs fois répétées, il résulte que, malgré la différence d'un larynx vivant à celui qui est détaché de l'animal, la voix ou le cri des différens animaux est très-reconnoissable; que les lèvres tendineuses de la glotte également tendues, ne forment qu'un son; mais que si on les tend inégalement, ou qu'avec une pince on altère la longueur de l'une des deux, alors chaque corde vocale produit un son différent & proportionné à sa longueur ou à sa tension: en un mot, que ces cordes ont toutes les propriétés de celles des instrumens à archet. Il terminoit ce Mémoire en annonçant un autre organe qui produit certaines différences de la voix, mais il n'a jamais donné la description de ce dernier.

Les ouvrages dont nous venons de parler, étoient des preuves certaines du savoir & de la capacité de M. Ferrein en Anatomie, & la place qu'il occupoit à l'Académie, le mettoit à portée de rendre ce talent utile au Public; mais indépendamment de celui-là, il en avoit encore un autre aussi précieux, c'étoit celui d'enseigner avec netteté. Pour mettre celui-ci à profit, il fut nommé, en 1742, à la place de Professeur en Médecine & en Chirurgie au Collège Royal, vacante par la mort de M. Andry; &, non content de s'acquitter, avec le plus grand succès, de ce ministère, il faisoit encore des Cours particuliers, d'où sont sortis un grand nombre d'excellens sujets qui, devenus eux-mêmes de grands hommes, ont porté sa réputation dans toute l'Europe.

M. Ferrein méritoit d'autant mieux cette célébrité, que ses leçons n'étoient pas bornées à la seule Anatomie; mais, accompagnées de tout ce qui pouvoit instruire ses auditeurs dans la bonne pratique de la Médecine. Combien de gens doivent, sans le savoir, la santé & peut-être la vie à un Professeur de cette espèce!

Ces occupations multipliées, & la pratique de la Médecine à laquelle se livroit M. Ferrein, ne l'empêchoient pas de satisfaire

au devoir d'Académicien & de payer, en quelque sorte, au Public, le tribut que nous nous faisons tous honneur de lui devoir. Il donna, en 1744, deux Mémoires sur le mouvement des mâchoires; dans le premier, il fait voir que le mouvement de la mâchoire inférieure ne se fait pas toujours autour des condyles ou pivots de cette mâchoire, mais que souvent ces condyles sortent de la cavité où ils sont articulés; d'où il suit que plusieurs mouvemens de la mâchoire inférieure ne s'exécutent qu'au moyen d'une espèce de luxation naturelle qui se rétablit d'elle-même; & dans le second, il établit, contre le sentiment de plusieurs célèbres Anatomistes, que, par la disposition des muscles, la mâchoire inférieure ne contribue pas seule à l'ouverture de la bouche, mais que la tête, dont la mâchoire supérieure fait partie, s'incline & s'élève pour coopérer à cette ouverture.

En 1749, il donna un Mémoire très-étendu sur la structure des viscères glanduleux; il avoit déjà entamé, en 1733, cette matière, comme nous l'avons dit en parlant de son travail sur les vaisseaux du foie; il reprend ces mêmes idées, en les appliquant, non-seulement au foie, mais encore aux autres viscères de même nature, & sur-tout aux reins: il s'écarte beaucoup des idées adoptées même par les plus célèbres Anatomistes; il prétend que ces viscères ne sont composés ni de grains glanduleux, ni de vaisseaux sanguins, mais, pour la plus grande partie, de tuyaux blancs, qu'il a distinctement reconnus dans les reins & qu'il croit avoir aussi retrouvés dans le foie & dans les capsules atrabilaires; ces vaisseaux gardent constamment leur blancheur dans le temps même où les vaisseaux sanguins sont le plus gorgés de sang, & une injection colorée très-pénétrante, que M. Ferrein a poussée dans ces derniers, n'a jamais pu l'altérer; preuve évidente que ces vaisseaux ne font point partie du système des vaisseaux sanguins: des grains rouges qui se trouvent dans le foie, paroissent se refuser à l'idée de M. Ferrein; un heureux hasard vint la confirmer; en disséquant un foie obstrué, ces grains gonflés décelèrent leur véritable structure, & il reconnut qu'ils n'étoient composés que de filets blancs extrêmement déliés & que leur finesse déroboit aux yeux dans leur état naturel. La structure du

rein offrit à M. Ferrein la même composition; il y reconnut une substance corticale & une substance médullaire, mais bien plus mêlées qu'on ne pensoit. M. Ferrein trouva qu'un seul rein est composé d'environ vingt-huit parties, toutes enveloppées de leur substance corticale qui pénètre par conséquent dans l'intérieur du rein, en donnant cependant passage aux vaisseaux qui y apportent ou en remportent le sang: la même structure se retrouve dans les reins des oiseaux où elle se présente même plus facilement; enfin il résulte des observations de M. Ferrein, que la plupart des organes glanduleux du corps animal, sont composés d'un amas de vaisseaux d'une espèce particulière, & qu'on s'étoit beaucoup trompé en les regardant comme presque entièrement composés de vaisseaux sanguins.

Depuis 1749 jusqu'en 1766, on ne trouve plus aucun Mémoire de M. Ferrein dans les Recueils de l'Académie; ce n'étoit certainement pas qu'il se fût rallenti sur son travail ni sur l'assiduité aux assemblées, il faisoit part à l'Académie très-soigneusement des observations qu'il faisoit ou qui lui étoient communiquées; il en avoit entr'autres donné une bien singulière d'un homme qui avoit vécu & fait un voyage de plus de quatre-vingts lieues, ayant le bout d'une lame d'épée qui perçoit une des vertèbres & traversoit toute la moëlle dorsale.

La raison de l'inaction apparente de M. Ferrein, étoit le surcroît d'occupation qui lui étoit survenu en 1751: feu M. Winslow, accablé du poids de ses années, avoit, comme nous l'avons dit dans son éloge, demandé un Coadjuteur à sa place de Professeur au Jardin du Roi, & M. Ferrein avoit été chargé de ce ministère: cette nouvelle place acheva d'occuper le temps que les fonctions de Professeur au Collège Royal, la pratique de Médecine & les Cours particuliers qu'il faisoit, lui laissoient libre.

Il travailloit cependant, quoique plus lentement, malgré ses occupations, & il donna, en 1766, le commencement d'un grand travail sur les inflammations du foie: il en résulte que cette maladie, que la plupart des Auteurs de Médecine mettent au rang des plus rares, est très-commune, qu'elle peut exister sans tension, sans douleur & sans fièvre, qu'elle a cependant des

signes certains auxquels on la peut reconnoître, & que M. Ferrein indique: que le foie, contre l'opinion de très-habiles Médecins, a une grande sensibilité; que cette maladie est souvent produite par l'amas de mauvaises humeurs dans les premières voies, & que l'inégalité de force ou de vitesse des battemens du pouls, inégalité qui peut aller quelquefois jusqu'à l'intermittence, est une marque certaine de la présence de ces humeurs & du besoin de la purgation. M. Ferrein donne, dans le plus grand détail, tous les accidens qui peuvent procéder, accompagner ou suivre cette maladie, & le traitement nécessaire pour la guérir & pour en prévenir les retours. Ce Mémoire est imprimé dans le volume de 1766 qui va paroître\*; celui de 1767, qui le suivra de près, contient encore un Mémoire de M. Ferrein, dans lequel il fait voir qu'il est très-douteux qu'il y ait eu de véritables hermaphrodites, c'est-à-dire des individus qui aient réuni les deux sexes; & que tous ceux de cette espèce qui ont été examinés, n'avoient que le sexe féminin, joint à une apparence trompeuse des parties qui caractérisent le sexe masculin. Le volume même de 1768, contiendra encore une observation importante de M. Ferrein sur une difficulté d'avaler, dont il trouva la cause dans de mauvaises matières contenues dans l'estomac, & dont la présence occasionnoit une affection spasmodique dans les nerfs des parties qui servent à la déglutition, & qu'il guérit, selon ce principe, avec la plus grande facilité.

Cette observation a été le dernier ouvrage que M. Ferrein ait donné à l'Académie; il commençoit dès-lors à se ressentir de son âge & de ses longs travaux; il avoit même été obligé de se désigner un successeur à la chaire de Médecine du Collège Royal, & l'Académie a confirmé, pour ainsi dire, le choix qu'il avoit fait en admettant, au nombre de ses Membres, M. Portal qu'il avoit présenté au Roi pour lui succéder.

La santé de M. Ferrein ne paroïssoit cependant pas se démentir, & il ne s'étoit, en aucune façon, ralenti sur l'assiduité

\* Ceci étoit vrai le 15 Novembre 1769, jour de la prononciation de cet Éloge, le Volume de 1766 n'ayant paru qu'au commencement de Décembre, & celui de 1767 en 1770.

aux Assemblées de l'Académie, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, étant actuellement en consultation près d'un malade pour lequel il avoit été appelé: on tenta vainement toutes les ressources que l'art peut offrir en pareil cas; le coup étoit porté, & il mourut le 28 Février de cette année \*, âgé de soixante-quinze ans & un peu plus de quatre mois. \* 1769.

M. Ferrein paroïssoit sérieux & concentré dans ses études; cependant lorsqu'il étoit avec ses amis, il s'égayoit, racontoit plaisamment, & se livroit à une raillerie assez fine. On lui a reproché de l'avoir quelquefois rendue amère & de n'avoir pas toujours eu assez d'égards pour ceux qui couroient la même carrière que lui, ou dont il croyoit avoir quelque lieu de se plaindre; sa vivacité, son amour pour l'Anatomie, & l'espèce d'impatience que lui caufoient les fautes qu'il remarquoit en ce genre, peuvent lui servir d'excuse.

Dans les cours publics & particuliers qu'il a faits sur toutes les parties de la Médecine, il ne s'est jamais une seule fois démenti, ni sur la netteté, ni sur la précision; il mettoit un ordre admirable dans ses leçons, ne perdoit jamais son objet de vue, & épargnoit à ses Auditeurs toute digression qui auroit pu les écarter du sujet principal: aussi a-t-il compté parmi ses Disciples, presque tous ceux qui occupent les principales chaires & les postes les plus brillans de l'Europe en ce genre, & mérité d'être mis, par un consentement unanime, au rang des premiers Anatomistes de notre siècle; il étoit très-affidu auprès de ses malades, les observations continuelles qu'il faisoit sur leurs maladies, lui avoient acquis le talent précieux de les reconnoître, quelque compliquées qu'elles pussent être, & sa réputation en ce genre lui attiroit une infinité de consultations qui lui emportoient une partie considérable de son temps. On ne doit donc pas être étonné qu'il ne nous reste que très-peu d'écrits de lui; on a cependant, indépendamment de ses Mémoires Académiques, quelques Thèses de Médecine, qu'on peut regarder comme des dissertations achevées; & un petit Écrit, contenant les questions qu'il avoit traitées dans le temps qu'il concourut à la chaire vacante à Montpellier, &

qu'il avoit fait imprimer dans le temps : mais si la postérité ne jouit pas de beaucoup d'écrits de M. Ferrein , elle jouira des Anatomistes qu'il a formés ; & la gloire qu'ils acquerront , par leurs Ouvrages , rejallira toujours sur celui qui les a mis en état de les produire.

La place de Pensionnaire-Anatomiste de M. Ferrein a été remplie par M. Hérissant , associé dans la même classe.

